

« Que chaque homme soit un bipède ne fait pas de cinquante hommes un centipède. »

G.K. Chesterton, *Le monde comme il ne va pas*, 1910

autre traduction du titre : *Ce qui cloche dans le monde* cf. conte de Voltaire : *Le monde comme il va*

Fils d'un gérant d'immeubles, Gilbert Keith Chesterton affirme très tôt son besoin d'indépendance et son goût pour l'écriture. En 1899, il fait ses débuts de journaliste en publiant des critiques littéraires et des articles de polémique. Homme aux multiples talents, Gilbert Keith Chesterton laisse une œuvre protéiforme, riche de plus de cent ouvrages. Il est l'auteur de recueils poétiques (*L'Impétueux Chevalier*), de romans (*Le Napoléon de Notting Hill*), d'essais d'inspiration catholique (*L'Homme éternel*)... Polémiste plein d'humour, anticonformiste, il est également connu pour avoir renouvelé le roman policier, grâce à une série de livres dont le héros est un prêtre détective (*L'Innocence du père Brown*). Il se convertit au catholicisme en 1922. Vers la fin de sa vie, Gilbert Keith Chesterton intervient régulièrement à la BBC, ce qui fera de lui un des hommes les plus populaires d'Angleterre, et donne des conférences en Europe et au Canada.

Pamphlet truculent sur la société anglaise de son temps (*What's wrong with the world*) : dysfonctionnements sociaux. Personnage indépendant et plein d'humour.

Thème ici : Quelle logique d'appartenance ? D'où vient cohésion ? analyser la métaphore peut enrichir réflexion.

- . Centipède = animal de la famille des chilopodes (mille-pattes), aimant les lieux humides et dont certaines espèces mordent ou empoisonnent, invasif, et n'aimant guère la lumière. Arthropode mince et flexible, avec répétition de segments de même anatomie.

Passage où il réfléchit sur l'allégorie de Grande Bretagne : parler du lion britannique [on pourrait penser au coq gaulois] n'a pas de sens au sens où la nation n'a pas l'unité et la simplicité d'un animal. (simplicité biologique d'un animal : utopique)

- . Négation d'une implication envisageable.
- . Multiplicité ou Pluralité (cf. Arendt) ne fait pas (toujours) unité.
- . Langue originale anglaise, *Because every man (≠ human* mais ne vous cassez pas la tête sur ce point à une époque où les femmes n'ont pas le droit de vote...) *is a biped, fifty men are not a centiped* qu'on peut traduire aussi : "Parce que chaque homme est un bipède, 50 hommes ne font pas un centipède" ou bien "Le fait que chaque homme soit un deux-pattes ne fait pas de 500 hommes un mille-pattes" si on veut garder l'esprit de la citation. Mais le nombre de cinquante est intéressant : c'est précisément le nombre des Danaïdes, dans le chœur des *Suppliantes*, qui disent "je" quand elles parlent à l'unisson... et c'est presque notre nombre également dans cet espace.

Bipède : oiseaux et hommes (être pensant et fabricant cf. Aristote plus bas).

On pense à l'image habituelle de la pieuvre pour penser à l'Etat tentaculaire.

- . Reformulation : La juxtaposition d'organismes d'humains individuels (mise en présence physique, probablement), ne fait pas à elle seule un nouvel organisme plus fort et coordonné. Le tout est plus que la somme de ses parties (adage censé résumer Aristote), autrement dit, un tout a une fonction propre qui ne peut être exercée par ses composantes prises isolément. Souvent appliqué à la famille, milieu stable d'entraide et d'éducation, la nation, garante de la paix et de la justice, des libertés et de l'ordre dans les rues, est plus que la somme de ses citoyens; l'équipe de football est plus que la somme de ses joueurs, si talentueux soient-ils; la fourmilière, avec son organisation hiérarchique, sa répartition des tâches et son intelligence collective, est plus que le décompte de ses fourmis; la forêt, dans son écosystème complexe, est plus que la somme de ses arbres.

La commune appartenance à une espèce ne suffit pas à assurer la cohésion du groupe. Mais pour autant celle-ci n'est pas impossible. Pour comprendre le groupe, la bonne démarche n'est pas forcément de réduire le complexe au simple (démarche de Descartes, en gros), mais d'étudier le réseau, voire l'organisation hiérarchique (car peut-être voire très probablement faut-il une tête). Juxtaposition ne fait pas somme (1 chou et 1 fleur ne font pas 1 chou-fleur :-))

On peut comprendre aussi : il y a forcément des individus qui restent à la marge du groupe , ou des divisions internes.

On peut comprendre aussi : heureusement, nous ne nous amalgamons pas les uns aux autres dès que nous nous rassemblons, nous ne sommes pas uniformes, et c'est pourquoi il nous est difficile d'être uni, nous ne marchons pas systématiquement au pas comme un animal un peu monstrueux et écoeurant, moins glorieux qu'un Leviathan, réduit à un arthropode minuscule alors qu'il était homme. Etre debout pour Aristote c'est une preuve d'intelligence qui nous donne beaucoup d'outils dont nous étions dépourvus (nous avons su transformer une faiblesse en force), et c'est avoir une capacité de contemplation au lieu d'être le nez sur le sol.

Tout dépend de la manière dont vous allez poser le pb. Le tout est plus que la somme des parties : on peut démontrer ceci ou son contraire selon déf des termes même en maths (une droite c'est plus que des points).

Manuel : (Milène Moris) : La cohésion du groupe peut-elle exister sans nuire à la souveraineté de l'individu ?

Proposition Lachaume ! Dans quelle mesure la constitution d'un groupe ne se réduit-elle pas à l'addition d'individus similaires ?

ou bien Une pluralité d'individus peut-elle former une communauté unie ?

I - La cohésion des individus dans une communauté unique et aux mouvements coordonnés, n'est pas systématique

1. ...En fait une addition d'individus ne fait pas toujours un corps communautaire

Juxtaposition ne fonctionne pas tjs. Ellen a beau essayer d'entrer dans le moule, et être la cousine de May, son retour à NY échoue.

Hypermnestre se désolidarise. Amphiaros est coincé dans une association de malfaiteurs.

Pour les Suppliantes, il faut un processus d'intégration dans Argos, ce n'est pas automatique.

Séparation hommes-femmes chez Eschyle (femme "fléau [...] pour sa maison ou sa cité" n'a pas à se mêler des "affaires des hommes") ou Wharton : occupations différentes (broder des coussins pour les hommes).

Deux clans, "deux grands groupes fondamentaux" : le clan des Mingott et des Manson apprécie le luxe, tandis que la "tribu" des Archer, Van der Luyden, aime voyager et affecter de "mépriser les jouissances matérielles" chap 36. Artistes "espèce particulière, difficile à classer". "Ces échantillons épars de l'humanité n'avaient jamais essayé de s'amalgamer avec la société".

2.. C'est que l'individu est souverain, a besoin d'indépendance

Ce n'est pas simplement un membre de la communauté ou de la société. C'est un être formant une unité distincte et ne pouvant être divisé sans être détruit (individus, indivisible). Etre indépendant et autonome ayant des intérêts et des droits éventuellement en opposition avec ceux de la société ou de l'espèce. Droit inaliénable. On doit pouvoir penser et s'exprimer librement. XVI : on ne peut pas renoncer à notre nature, à l'image du poisson fait pour nager. Métaphore animale aussi. Ellen illustre bien cette idée. Elle ne parvient pas à aller contre sa nature même si elle essaie de se conformer au "bon ton", au "moule" chap XVII. Archer comprend qu'"Ellen Olenska n'était pas comme les autres femmes, ni lui comme les autres

hommes : ils ne relevaient que de leur propre jugement" (XXXI). "Droit souverain de persévérer dans son état" pour Spinoza.

3. Les exigences de la vie en communauté ne créent que réduction d'humanité (le monde comme il ne va pas)

Le bipède en s'associant devient bestial

Danaïdes rebelles entraînées "comme [des] araignées] par leurs cousins, monstrueux centipède.

Sacrifice d'Ellen qui a divorcé (même si la loi l'autorise, pas la morale). "dernier ralliement du clan autour du membre qui allait en être retranché" p. 289. Sous la porcelaine et la dentelle se révèle la tranquillité féroce du centipède qui s'ampute d'un bipède. société: "redoutable machine".

Spinoza maudit et excommunié violemment par sa communauté juive à cause de ses "opinions dissidentes" (XX, 3).

Réduction de l'homme grand à un arthropode minable. Norme tyrannique.

II- Et pourtant les hommes doivent jouer sur leurs ressemblances pour réussir à former un centipède

1. Les hommes désirent s'unir, un peu comme un corps animal, pour multiplier leurs forces.

Pour vivre "en sécurité et le mieux possible, les hommes ont dû nécessairement aspirer à s'unir en un corps et ont fait par là que le droit que chacune avait de Nature sur toutes choses, appartient à la collectivité et fût déterminé non plus par la force et l'appétit de l'individu mais par la puissance et la volonté de tous ensemble " TTP XVI, 5.

"esprit de corps" joue dans un premier temps pour protéger Ellen, car si on ne se soutient pas, "c'est l'effondrement de la société". Intérêts financiers communs en plus de code d'honneur et sens de la famille. Priorité d'Eteocle : défendre Thèbes, navire, remparts plus qu'un animal mais nécessité d'action commune: "tous debout" !

Rester isolé : être une brute ou un dieu (Aristote) le bipède seul est en fait une espèce impossible car l'homme est un "animal politique". Spinoza "s'ils ne s'entraident pas, les hommes vivent très misérablement et [...] restent asservis aux nécessités de la vie".

2. D'ailleurs la ressemblance peut pour une part forger la cohésion...."Qui se ressemble s'assemble"

Chez Wharton : on a une "tribu", dont tous les membres "se tiennent". Mrs Archer et sa fille Janey se ressemblent "comme des soeurs" et emploient le même lexique par mimétisme : hérédité + habitudes.

Van den Luyden devenus des clones "après 40 ans d'intimité conjugale" et au moment de ses fiançailles Archer considère que May est "de la même espèce" que lui. Même rituels/traditions/codes, conventions qui semblent naturelles à Archer. Processus d'identification au groupe même s'il a "plus lu, plus pensé et plus voyagé que la plupart des hommes de son clan", Archer "par une habitude de solidarité masculine acceptait leur code en fait de morale. Il sentait instinctivement que sur ce terrain il serait à la fois incommode et de mauvais goût de faire cavalier seul".

Intérêt commun : "horreur innée de l'homme" pour unir les Danaïdes . Même rythme, même voix, même naissance, même père, même origine bruniées au "soleil du Nil", même éducation, même destin :elles disent "je". Lien quasiment organique, soudure spontanée. Elles sont 50. Même chose pour leurs 50 cousins, désignés en groupe. Elles jouent l'uniformité pour gagner en force.

III - Comment réussir une communauté où le bipède reste autonome ?

1. Le choix du bon dirigeant et du bon régime, une organisation qui régule la place de chacun (incipit des 7). *Caput*, la tête -> le chef. Dans l'anatomie du centipède, il n'y a pas seulement des segments de même anatomie, mais bien une tête, qui peut emmener ou non toutes les pattes dans la bonne direction "quel que soit mon pouvoir, je ne saurais rien faire sans mon peuple" (Pelagos). Eteocle pilote etc.

Penser à l'image d'un centaure (buste encore droit malgré la multitude des pattes).

Spinoza : "la fin de l'Etat n'est pas de faire passer les hommes de la condition d'êtres raisonnables à celles de bêtes brutes ou d'automates" mais de leur permettre "raison libre". A Amsterdam "des hommes de

toutes nations et de toutes sectes vivent dans la plus parfaite concorde ' (XX, 15, peut-être pointe d'ironie ou de "pourvu que ça dure"). L'Etat règle les choses sacrées et la foi reste de l'ordre de l'intime (selon sa vision).

2. Pacte/contrat

Archer respecte sa promesse à May.

3. Raison/passions moindre mal

Réguler les passions : catharsis, théâtre

ou **III. Réfutation du présupposé : tout homme n'est pas systématiquement un bipède, certains sont des moutons et non des êtres pensants.** "Pour être un membre irréprochable parmi une communauté de moutons il faut soi-même être un mouton" (Einstein). Comment devenir un bipède ?

1. Esprit critique (lettres, philo, bref les Humanités! le mot dit bien des choses).

2. Mais garder des passions sinon on devient un robot, un "automate" - tout en les régulant (théâtre)

Conclusion : si l'hydre de Lerne était une image positive, elle conviendrait bien pour penser ce que nous recherchons : coordonner nos mouvements mais sans abandonner nos têtes !

Aristote, *Les Parties des animaux*,

« Or puisque sa nature est de se tenir droit, il n'avait aucun besoin de jambes de devant : aussi, au lieu de ces jambes, la nature lui a donné des bras et des mains. A ce propos, Anaxagore prétend que **c'est parce qu'il a des mains que l'homme est le plus intelligent des animaux. Ce qui est rationnel plutôt c'est de dire qu'il a des mains parce qu'il est le plus intelligent.** Car la main est un outil ; or la nature attribue toujours, comme le ferait un homme sage, chaque organe à qui est capable de s'en servir. Ce qui convient, en effet, c'est de donner des flûtes au flûtiste plutôt que d'apprendre à jouer à qui possède des flûtes. C'est toujours le plus petit que la nature ajoute au plus grand et au plus puissant, et non pas le plus précieux et le plus grand au plus petit. Si donc cette façon de faire est préférable, si la nature réalise parmi les possibles celui qui est le meilleur, ce n'est pas parce qu'il a des mains que l'homme est le plus intelligent des êtres, mais c'est parce qu'il est le plus intelligent qu'il a des mains.

En effet, l'être le plus intelligent est celui qui est capable de bien utiliser le plus grand nombre d'outils : or la main semble bien être non pas un outil mais plusieurs. Car elle est pour ainsi dire un outil qui tient lieu des autres. C'est donc à l'être capable d'acquérir le plus grand nombre de techniques que la nature a donné l'outil de loin le plus utile, la main.

Ainsi ceux qui disent que l'homme n'est pas bien constitué et qu'il est le moins bien partagé des animaux (parce que dit-on il est sans chaussures, il est nu et n'a pas d'armes pour combattre) sont dans l'erreur. Car les autres animaux n'ont chacun qu'un seul moyen de défense et il ne leur est pas possible de le changer pour un autre, mais ils sont forcés, pour ainsi dire, de garder leur chaussures pour dormir et pour faire n'importe quoi d'autres, et ne doivent jamais déposer l'armure qu'ils ont autour de leur corps ni changer l'arme qu'ils ont reçu en partage. L'homme au contraire possède de nombreux moyens de défense, et il lui est toujours loisible d'en changer et même d'avoir l'arme qu'il veut quand il veut. **Car la main devient griffe, serre, corne, ou lance ou épées ou toute autre arme ou outil.** Elle peut être tout cela, parce qu'elle est capable de tout saisir et de tout tenir ».

Dans la même œuvre d'Aristote mais au livre II 656a, il fait le parallèle entre la possession de la station droite et le fait que l'homme a une part de divin en lui : être debout, c'est pouvoir contempler le monde au lieu d'être le nez sur le sol, et c'est cette capacité de contemplation qui explique la présence des mains. Dans cette explication philosophique on explique l'organe (la main) par la fonction, et c'est cela qui est précisément refusé par l'explication matérialiste qui refuse toute finalité

Pour info : corrigé du manuel Ellipses, pour moi plan à l'envers... (mais supers exemples!!)

• Analyse du sujet

- L'auteur remet en question l'idée de la cohésion de la communauté : elle ne repose pas selon lui sur une ressemblance ontologique entre l'individu et son « espèce ».
- Penser qu'ils feraient corps est simpliste, car la communauté n'est pas une simple addition d'êtres humains isolés qui, rassemblés, coopéreraient et gagneraient en force.
- Une telle vision communautaire effacerait l'individu dans la multitude.
- Les individus sont bien liés les uns aux autres, mais Chesterton ne dit pas sur quel mode.
- L'auteur détourne ironiquement le titre du conte philosophique de Voltaire : « Le monde comme il va ». Il faut donc analyser les causes du mal social, les dysfonctionnements et les tensions entre l'individu et le groupe.

• Enjeux du sujet

1. Déterminer selon quelle logique d'appartenance se fonde le rapport entre l'individu et le collectif.
2. N'est-ce pas parce que l'individu fait un pas d'écart que la communauté se mue en féroce centipède ?
3. Comment peut-on être à la fois singulier et uni collectivement ?

PROBLÉMATIQUE

La cohésion du groupe peut-elle exister sans nuire à la souveraineté de l'individu ?

PLAN

I. Bien que l'individu et la communauté semblent faire corps...

1. La communauté : une somme d'individus naturellement soudée
2. L'individu, « animal social » au service de sa communauté et dépendant d'elle
3. « Le meilleur des mondes » ?

II. ... la cohésion de la communauté est loin d'être évidente

1. La communauté elle-même est divisée
2. L'individu est souverain
3. Les tensions ou « Le monde comme il ne va pas »...

III. Dès lors, comment concilier les aspirations individuelles et les exigences de la vie en société ?

1. La raison doit l'emporter sur les passions
2. La nécessité d'un pacte ou d'un contrat social
3. « Le monde comme il va »

Dans son dernier spectacle intitulé *Assembly Hall*, la chorégraphe Crystal Pite s'interroge sur la quête du lien social et sur ce qui pousse les hommes à s'unir dans le partage des valeurs ou d'une passion. La troupe des danseurs incarne « notre besoin intime d'appartenance à des ensembles ». Pourtant, la chorégraphie joue sans cesse sur l'union et la séparation des corps, montrant les difficultés d'une communauté à vivre et à construire quelque chose ensemble. Dans son essai intitulé *Le monde comme il ne va pas* (1910), G.K. Chesterton soulève à ce propos une question d'ontologie sociale : « Que chaque homme soit un bipède ne fait pas de cinquante hommes un centipède ». L'écrivain anglais, caractérisé par son besoin d'indépendance et son humour, détourne ici un lieu commun en réfutant l'image d'une communauté dont les membres seraient soudés par des caractéristiques communes. L'idée d'un groupe ayant l'unité et la simplicité biologique d'un animal lui semble utopique : il n'y a pas, comme dans une sorte d'état de nature, de fusion totale entre l'individu et son espèce. On ne peut non plus se contenter d'un raisonnement mathématique et sophistique : la communauté n'est pas une somme d'individus semblables marchant d'un même pas. Or si l'on ne peut nier le fait que l'individu, « animal politique », dépend de sa communauté et lui est lié, on peut en revanche s'inquiéter d'une vision où la communauté primerait sur l'individu. L'uniformité, le conformisme, voire le communautarisme prévaudraient. Au-delà du constat négatif de Chesterton, la syntaxe de la citation pourrait induire une relation de cause à effet : n'est-ce pas précisément parce que l'homme est un bipède (individu autonome doté de ses propres droits), que la communauté se mue en centipède menaçant pour la liberté individuelle ? Ceci nous amène à nous demander si la cohésion de la communauté peut exister sans nuire à la souveraineté de l'individu. Nous nous appuyerons sur les deux tragédies d'**Eschyle** : *Les Suppliantes* et *Les Sept contre Thèbes*, *Le Traité théologico-politique* de **Spinoza** et le roman d'**Edith Wharton** *Le Temps de l'innocence* pour montrer que bien que la représentation d'une communauté soudée soit présente dans les œuvres au programme, cette cohésion apparente est fortement mise à mal. Pour autant, une conciliation semble possible entre la souveraineté de l'individu et les exigences de la vie en société.

I. L'individu et la communauté semblent faire corps

Demandons-nous d'abord selon quelle logique d'appartenance l'individu est relié à sa communauté dans nos œuvres.

1. La communauté : une somme d'individus naturellement soudée

On définit généralement l'individu à la fois comme une unité distincte et comme un membre de la communauté. Les déterminations qui relient les individus sont biologiques et culturelles. On le voit surtout dans *Les Suppliantes* d'**Eschyle**, où le chœur des Danaïdes est le principal protagoniste. Dans la *parodos*, les cinquante filles de Danaos « au masque hâlé, parées de bandeaux et de voiles à la mode barbare » s'avancent solennellement au même rythme, parlant d'une même voix. Ces fugitives ayant grandi « au soleil du Nil », sont soudées par leur naissance et par leur commune « horreur innée de l'homme ». Elles refusent d'un commun accord de subir l'hymen forcé de leurs cousins (les cinquante fils d'Egyptos) et sont prêtes à mourir ensemble pour échapper à ce destin. Le coryphée invoque au nom de la « troupe vagabonde » des exilées leurs origines grecques mythiques, afin d'obtenir l'asile de leurs « frères » argiens. C'est la préexistence de ce lien qui permet de s'insérer à la communauté. Dans le roman d'**Edith Wharton**, les Mingott forment également une grande « tribu », un « inexorable chœur » fusionnel dont tous les membres « se tiennent » et s'adorent. Que ce soit dans le clan des Welland ou des Archer, les particularités se transmettent d'une génération à l'autre : Mrs Archer et sa fille Janey se ressemblent « comme des sœurs » et emploient le même lexique par

mimétisme. Au-delà des similitudes liées à l'hérédité, ce sont donc aussi les habitudes qui soudent les hommes : les Van den Luyden sont devenus des clones « après quarante ans d'intimité conjugale » et, au moment de ses fiançailles, Newland Archer considère que sa chère May est « de la même espèce » que lui. Le lien entre l'individu et la communauté est à la fois naturel et culturel : les New-Yorkais partagent les mêmes rituels, les mêmes traditions et les mêmes rites immémoriaux. Au début du roman, toutes les conventions sur lesquelles la vie de Newland Archer est fondée lui semblent naturelles et, même s'il a conscience d'avoir « plus lu, plus pensé, et plus voyagé que la plupart des hommes de son clan », c'est « par une habitude de solidarité masculine [qu'] il acceptait leur code en fait de morale. Il sentait instinctivement que sur ce terrain il serait à la fois incommode et de mauvais goût de faire cavalier seul ». On voit ici que l'attachement à la communauté, à ses opinions, ses usages et ses normes, passe par un processus d'identification plus ou moins conscient. Mais ce lien organique est aussi social.

2. L'individu, « animal social » au service de sa communauté et dépendant d'elle

Pour Aristote, la communauté politique est un fait de nature : c'est dans le partage et la complémentarité que l'homme s'accomplit. L'homme qui ne peut ou qui n'éprouve pas le besoin de vivre en communauté est selon lui « une brute ou un dieu » (*La politique*). **Spinoza** rappelle dans son sillage que les hommes à l'état de nature vivaient dans la crainte : « s'ils ne s'entraident pas, les hommes vivent très misérablement et [...] restent asservis aux nécessités de la vie ». Pour vivre « en sécurité et le mieux possible, les hommes ont dû nécessairement aspirer à s'unir en un corps et ont fait par-là que le droit que chacun avait de Nature sur toutes choses, appartînt à la collectivité et fût déterminé non plus par la force et l'appétit de l'individu mais par la puissance et la volonté de tous ensemble » (*TTP*, XVI, 5). Pour **Spinoza**, la notion d'État repose donc sur la puissance collective des

citoyens. Dans le roman d'**Edith Wharton**, cette entraide implique « un esprit de corps » et une loyauté intra-familiale : les Archer protègent dans un premier temps la Cousine Ellen, considérant que la famille « en tant qu'institution » doit soutenir ses membres, autrement « c'est l'effondrement de la société » (chap. 6). Ils sont liés par un sens du devoir et un code de l'honneur, mais aussi par des intérêts financiers communs. Dans *Les Sept contre Thèbes*, c'est la survie de la cité qui est en jeu : la priorité est de fortifier Thèbes assiégée pour protéger la terre maternelle et le foyer (*l'oikos*), c'est-à-dire la famille, la maisonnée et le patrimoine. On voit donc ici l'interdépendance entre l'individu et la communauté.

3. « Le meilleur des mondes »

Toutefois, la citation de Chesterton suggère que l'osmose entre l'individu et la communauté peut représenter une utopie comme une dystopie. Nos œuvres montrent ces deux versants. C'est bien l'illusion du « meilleur des mondes » que nourrit innocemment Ellen à son arrivée à New York ; c'est un « Paradis » à ses yeux, une terre d'accueil liée aux souvenirs idéalisés de son enfance. Pour s'intégrer, elle prétend vouloir « devenir comme tout le monde ici » (chap. XII). La « déclassée » rêve d'une société sans catégories. Mais le narrateur ne cesse de souligner de façon ironique la fausse harmonie et l'hypocrisie de cet univers ployant sous des conventions absurdes. C'est aussi au « meilleur des mondes » d'Huxley que l'on pense, quand **Spinoza** critique implicitement la théorie contractualiste du *Léviathan* de Hobbes au début du chapitre xx (§ 1) : « S'il était aussi facile de commander aux âmes qu'aux langues, il n'y aurait aucun souverain qui ne régnât en sécurité et il n'y aurait pas de gouvernement violent, car chacun vivrait selon la complexion des détenteurs du pouvoir et ne jugerait que d'après leurs décrets du vrai ou du faux, du bien ou du mal, du juste ou de l'inique. Mais [...] cela ne peut être ». **Spinoza** emploie ici un raisonnement par l'absurde pour montrer le caractère « totalitaire » avant l'heure d'une société où chacun accepterait de se

défaire de sa personnalité et de sa propre pensée pour obéir en tout à l'État (morale, justice et religion). Mais quand il évoque la République des Hébreux qui décidèrent « de ne transférer leur droit à aucun mortel, mais seulement à Dieu » et furent tous « également chargés de l'administration de l'État » (XVII, 7), ce n'est pas pour vanter leur solidarité exceptionnelle, mais pour s'opposer à la théocratie. Il appréhende en effet son rétablissement aux Pays-Bas au XVII^e siècle. Pour le philosophe, aucun régime ne peut perdurer s'il est fondé, comme la théocratie, sur la crainte et la superstition. D'ailleurs, il fait observer que les Hébreux n'ont vécu en paix et en sécurité que pendant la période des Juges (XVII, 9). C'est donc, sous des dehors unitaires, un régime précaire.

Ainsi, l'idée que la cohésion et la force de la communauté ne repose que sur des particularismes héréditaires ou socio-culturels est illusoire et temporaire dans nos œuvres. Pour Chesterton, la communauté n'est pas une entité organique animée d'un esprit supra-individuel.

II. La cohésion de la communauté est mise à mal

Dans nos œuvres, l'idéal de la communauté homogène et unie est mis à mal par la souveraineté de l'individu et par les tensions internes. Quand la communauté est trop fusionnelle et réglée, c'est un poids pour l'individu qui cherche à s'émanciper. Il est alors perçu comme un danger pour l'équilibre collectif et la communauté peut se muer en « centipède » pour le faire rentrer dans le rang ou l'exclure.

1. La communauté divisée

Dans nos œuvres, les communautés organisent leur vie sociale en fonction de catégories. Ainsi, la séparation hommes-femmes est au cœur de notre programme. Dans *les Sept contre Thèbes*, Etéocle accuse violemment les femmes éplorées d'être

un « fléau [...] pour sa maison et sa cité ». Elles risquent de décourager les combattants et n'ont pas à se mêler des « affaires des hommes ». Elles n'ont en effet aucun droit politique ou juridique au v^e siècle avant notre ère. Les suppliantes obtiennent le statut de métèques, mais restent considérées par les Argiens comme grecques et barbares à la fois. Si elles sont temporairement affranchies de la domination des maris, elles restent soumises à la loi du père. Dans le roman de **Wharton**, les femmes ne partagent pas les mêmes espaces que les hommes, brodent des coussins pour leur mari (chap. 30) et quoique « bien élevées » semblent incapables de penser par elles-mêmes, comme le fait remarquer Newland. La haute société new-yorkaise est aussi divisée en catégories : les traditionalistes craignent l'arrivée des « nouveaux riches » et les grandes familles sont scindées en « deux grands groupes fondamentaux » : le clan des Mingott et des Manson apprécie le luxe, tandis que la « tribu » des Archer, Newland, Van der Luyden, aime voyager et affecte de « mépriser les jouissances matérielles » (chap. 36). Enfin, la communauté des artistes est marginalisée. On les voit comme « une espèce particulière, difficile à classer » (chap. 12). Du reste, « Ces échantillons épars de l'humanité n'avaient jamais essayé de s'amalgamer avec la société ». La société est donc cloisonnée, divisée en petites communautés repliées sur elles-mêmes.

2. L'individu est souverain

L'individu n'est pas seulement un membre de la communauté ou de la société. C'est, au sens ordinaire, un être formant une unité distincte et ne pouvant être divisé sans être détruit (selon l'étymologie *individuus* « indivisible »). Au sens philosophique, c'est un être humain indépendant et autonome, ayant des intérêts et des droits éventuellement en opposition avec ceux de la société ou de l'espèce. Pour **Spinoza**, le droit naturel de l'homme est inaliénable : son âme ne peut appartenir entièrement à un autre et il doit pouvoir penser et s'exprimer librement. Au début du chapitre XVI, le philosophe note que nous ne pouvons renoncer à notre

nature, à l'image du poisson fait pour nager. C'est le personnage d'Ellen qui illustre le mieux cette idée dans le roman de **Wharton** : elle a beau vouloir se conformer à la communauté new-yorkaise, elle ne peut aller contre sa nature indépendante. Elle restera singulière et libre, n'étant pas faite sur le même « moule » que les membres de sa famille (chap. xvii). De son côté, Newland Archer comprend qu'« Ellen Olenska n'était pas comme les autres femmes, ni lui comme les autres hommes : ils ne relevaient que de leur propre jugement » (chap. xxxi). Il aspire de plus en plus à la liberté et à « la vraie vie ». Le personnage prend conscience de soi et de ses désirs, s'affirmant en tant que sujet. **Spinoza** s'appuie sur le concept du *conatus* pour expliquer que chaque individu a « un droit souverain de persévérer dans son état » (XVI, 2), que ce soit sous l'impulsion de la raison ou de « l'appétit ». L'homme considère comme ennemi celui qui va à l'encontre de son droit naturel. Ce processus d'individuation et le refus de l'aliénation provoquent nécessairement des conflits qui affectent autant l'individu que la communauté.

3. Les tensions ou « Le monde comme il ne va pas »

Dans nos œuvres, on voit se creuser le fossé entre les penchants naturels de l'individu et les exigences de la vie en communauté. Celle-ci s'irrite et s'acharne contre « le bipède » qui cherche à s'émanciper. Ainsi, les Danaïdes rebelles sont-elles entraînées « comme [des] araignées » par des « centipèdes » : les violents fils d'Egyptos. Dans les tragédies d'**Eschyle**, le personnage qui dépasse son droit doit en payer le prix. C'est le cas de Polynice dans *Les Sept contre Thèbes* : il veut sacrifier Thèbes à ses ambitions. Après le meurtre de son frère, il sera vu comme un traître et subira la malédiction familiale et divine. L'individu qui transgresse la norme ou refuse de se fondre dans le groupe s'attire les foudres du « centipède » qui l'isole ou l'exclut : quand Ellen décide de divorcer, la rupture avec son clan est consommée. Le divorce est pourtant accepté par la juridiction américaine, mais la morale sociale le réprouve. Le dîner d'adieu est comparé à un sacrifice : c'est « le dernier ralliement

du clan autour du membre qui allait en être retranché » (289). Sous la porcelaine et la dentelle se révèle la férocité de la famille. **Edith Wharton** montre que « la société de New York [est] une redoutable machine » qui peut broyer les individus (chap. IX). De son côté, **Spinoza** a été maudit et excommunié par sa communauté juive à cause de ses « opinions dissidentes » (XX, 3). Pour lui, c'est l'organisation de la cité qui détermine les comportements humains. Plus les lois sont contraignantes, et plus fort est le risque de « défection à la Loi ». Tel fut le cas des Hébreux soumis aux dures lois des Lévites : ils ont fini par abandonner leur culte et leur État est tombé en ruines. Leur insoumission n'est pas due à la Nature, mais doit être imputée à « quelque vice des lois ou des mœurs reçues » (XVII, 26). Le philosophe veut montrer par-là que si les affaires religieuses tombent entre les mains de quelques « fâcheux théologiens », la piété et la paix de l'État seront menacées.

La cohésion du groupe est donc remise en cause par la souveraineté irréductible de l'individu qui se désolidarise des lois trop strictes de son groupe et par les passions qui animent la multitude. Dès lors, comment satisfaire aux droits de l'individu tout en répondant aux exigences de la vie en communauté ?

III. Comment concilier la souveraineté de l'individu et les exigences de la vie en société ?

Une « communauté des individus » est-elle possible ? Quelles sont les solutions esquissées dans nos œuvres pour permettre un équilibre entre les aspirations des individus et la marche collective ?

1. La raison doit l'emporter sur les passions

Spinoza, lecteur de Machiavel, ne se fait pas d'illusions sur la nature humaine : même dans le meilleur des États reposant sur un contrat social, nul ne cessera jamais d'être un homme (XVII, 1). En ce sens, l'homme reste malgré tout un « bipède ». Or pour être libres, les hommes doivent contrôler les passions qui les dominent en considérant ce qui leur est « réellement utile » (XVI, 10). Le dénouement des *Suppliantes* va également dans ce sens : Danaos enjoint ses filles à rester « modestes » pour ne pas provoquer la concupiscence des Argiens. Puis les suivantes donnent aux Danaïdes une « leçon de mesure » : « Rien de trop » (*mêden agan*), que ce soit avec les hommes ou avec les dieux qui châtient l'hybris. Elles tempèrent l'enthousiasme du chœur qui se croit définitivement à l'abri, en lui rappelant avec réalisme et fatalisme que « Ce qu'a fixé le Destin risque fort de s'accomplir » et qu'« après des milliers de femmes avant toi, l'hymen pourrait bien être ton lot fatal ». Mais les Danaïdes refusent de se soumettre aux fils d'Egyptos et se résignent « au moindre mal ». Telle est selon **Spinoza** « la loi universelle de la nature » : l'homme agit dans l'espoir d'une amélioration de sa condition ou par crainte d'une situation pire. De deux maux, il choisira celui qui lui paraîtra le moindre (XVI, 6).

2. La nécessité d'un pacte ou d'un contrat social

Comment tenir compte de l'intérêt collectif sans sacrifier l'individu ? Dans le roman d'**Edith Wharton**, Ellen Olenska demande à Newland Archer d'établir un pacte qui pourra sauvegarder leur amour et leur liberté intérieure : « Nous ne sommes l'un près de l'autre qu'à condition de rester séparés. Alors seulement nous pouvons être nous-mêmes ». La distance permet paradoxalement de préserver leur singularité et leur intégrité sans nuire à la morale sociale. Pour Archer, ce pacte est douloureux, mais il s'y résigne pour protéger ses enfants et éviter le scandale. Il sera un bon époux auprès de May, un bon père, un bon citoyen, mais aura finalement le sentiment d'avoir « manqué la fleur de la vie ». Sur le plan politique,

ce sont les questions de l'ordre intérieur et du gouvernement de la cité qui préoccupent **Eschyle**. Dans *Les Suppliantes*, Pélasgos incarne le modèle de roi démocratique : « quel que soit mon pouvoir, je ne saurais rien faire sans le peuple ». Celui-ci vote « à l'unanimité » le décret qui accorde le droit d'asile aux Danaïdes. Ainsi, même si la guerre menace Argos, la justice et la volonté divines de « Zeus hospitalier » sont respectées. Dans cet exemple, les lois civiles et religieuses sont imbriquées. **Spinoza**, lui, propose une réforme des institutions en projetant un idéal de démocratie laïque. Son projet théologico-politique est de démontrer que non seulement la liberté de penser et de s'exprimer ne nuit ni à la piété ni à l'État, mais qu'elle lui est nécessaire pour garantir la concorde et la paix. Pour lui, « la fin de l'État n'est pas de faire passer les hommes de la condition d'êtres raisonnables à celle de bêtes brutes ou d'automates » (cette métaphore fait écho au « centipède »), mais de leur permettre d'user d'une « Raison libre » qui les rendra plus bienveillants et tolérants envers autrui (XX, 6). Il donne en exemple Amsterdam, « république très florissante » où « des hommes de toutes nations et de toutes sectes vivent dans la plus parfaite concorde » (XX, 15). Le contrat social implique donc de faire confiance au souverain pour décider de ce qui est légitime ou non. C'est l'État qui doit régler les « choses sacrées » (*jus circa sacra*) et non des pontifes qui établiraient un « État dans l'État ». La foi doit rester de l'ordre de l'intime et se manifester « dans les œuvres seules », c'est-à-dire dans l'exercice de la charité et de la justice, « suivant le commandement de Dieu » (XIX, 3). Ce commandement universel s'adresse à chacun au sein de la communauté humaine. La philosophie de Spinoza permet donc le maintien de la pluralité dans la vie publique, tout en respectant la Nature.

3. Le monde comme il va

Quel est l'avenir de la communauté dans nos œuvres ? À l'époque d'**Eschyle**, la représentation théâtrale s'inscrit dans une fête rituelle et nationale, un temps de communion et de réflexion. La pièce *Les Sept contre Thèbes* renvoie à l'actualité des

guerres civiles. Elle permet également de s'interroger sur les rapports des hommes entre eux et sur leur relation aux dieux (les deux étant indissociables). Dans *Les Suppliantes*, le destin des Danaïdes est laissé en suspens : leur reconnaissance envers les Argiens protecteurs ne risque-t-elle pas de se transformer en dette asservissante ? Danaos sait que leur pureté est menacée : « le tendre fruit mûr n'est pas aisé à protéger ; les bêtes s'y attaquent tout comme les hommes ». Alors que dans *Les Sept contre Thèbes*, le sacrifice était inéluctable pour laver Thèbes de la souillure ancienne de Laïos et d'Œdipe. Étéocle et Polynice, frères ennemis, baignent dans le même sang. Ils n'auront pas de descendance, mais Thèbes est sauvée et les dieux satisfaits cesseront de se venger. En acceptant son destin, Étéocle a permis à Thèbes un nouvel avenir. Dans le roman d'**Edith Wharton**, on observe une évolution : le « temps de l'innocence » est passé, mais la nouvelle génération, plus consciente de ses désirs et plus individualiste, est prête à faire souffler un vent nouveau. Elle bouscule les alliances et les codes du passé, laissant espérer un peu plus de liberté, une autre manière de vivre ensemble et d'évoluer.

Conclusion

L'intérêt de la citation de Chesterton réside donc dans sa polysémie et dans les interrogations qu'elle soulève quant à la conception ou la représentation fictionnelle du lien entre communauté et individu. On ne peut en effet, réduire l'individu à un membre soumis aux lois du groupe et lié à lui par des caractéristiques ou des intérêts communs, ni croire naïvement que l'union fait la force. Cinquante hommes peuvent se muer en « centipède », quand leur norme devient tyrannique et leurs lois étouffantes, comme le montrent les pièces d'**Eschyle** et le roman d'**Edith Wharton**. **Spinoza**, lui, démontre avec la rigueur mathématique qui le caractérise, qu'il est possible de garantir la souveraineté de l'individu sans l'écraser sous le poids des conventions sociales. L'autonomie de l'individu, sa liberté de pensée et d'expression peuvent être respectées si l'État a pour souci le bien commun et pour fin la liberté. Son traité relance notre réflexion sur l'importance de la laïcité, tandis que *Les Suppliantes* nous renvoient à l'accueil réservé aux demandeurs d'asile dans nos démocraties modernes.

